
Le Père Frouard

André Gobry

2^{ème} prix des Bibliothécaires du concours d'écriture de nouvelles 2010

Sang pour sang POLAR

La dame d'un certain âge qui lit France-Soir dans un coin du compartiment est une dame comme toutes les dames d'un certain âge, à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme.

- Billet, s'il vous plaît !

Son panier est couvert d'un torchon, s'en échappe une délicieuse odeur de brioche. Elle n'a pas changé de page depuis qu'elle a ouvert ce journal trouvé sur la banquette.

- Monsieur ! Votre billet, s'il vous plaît !

Elle semble indifférente à tout, l'Émilie, sauf à ses pieds qui la tracassent en cors et toujours, et fixe maintenant son regard bien au delà de l'horizon montagnarde placardée sous le panier à bagages.

- Monsieur... !!!

La chose se passe au temps béni où les trains s'arrêtent dans les gares, si petites soient-elles.

Le monsieur un peu dur d'oreille est vêtu le plus simplement d'un pantalon et d'une veste de travail sur une chemise à carreaux, la tête couverte d'une casquette de voyou des années 30. Ses croquenots sont vieux et peu entretenus. Il finit par lever les yeux de « Nous Deux » pour les vriller sur le contrôleur qui essaie un sourire sans succès, grommelle en cherchant le billet dans sa poche pleine de bric-à-brac... et le trouve enfin. Le contrôleur se lavera les mains plus tard pour en effacer les traces de cambouis.

- Excusez-moi, Monsieur, le train s'arrête bien à Lavau ?

- Oui, Mademoiselle : Lavau, Seichamps, Chamagne, Bonsecours,...

- Ah oui parce que moi je descends à Lavau...

- C'est le troisième arrêt, Mademoiselle.

La jeune fille se demande ce qu'elle est venue faire dans ce train fantôme, ce pays fantôme.

Ses compagnons de voyage n'ont pas dégoisé un mot de tout le trajet, et le paysage plat lui semble morne à mourir. Le calme du compartiment n'est plus troublé que par les raclements de gorge compulsifs de la vieille, les froissements secs des pages tournées en réponse. L'adolescente, maintenant accoutumée, se laisse à nouveau bercer par le train-train. Elle somnole quand la dame d'un certain âge avec des chaussures d'homme se lève soudain et s'enfuit dans le couloir. Elle consulte le vieux du regard pour se rassurer sur l'urgence de cette sortie, mais n'obtient même pas une œillade du dévoreur de photo-roman. Le temps qu'elle suppose mille raisons, le train ralentit,

Marcel plie son magazine dans une autre poche, ramasse son sac en papier, se lève d'un air buté et quitte le compartiment sans un mot.

La vieille s'éloigne en trotinant lourdement sur le quai goudronné, pendant qu'il descend péniblement les hautes marches du train. Gageons que, dans ce village de Froidecombe, les rapports humains sont cordiaux et les liens d'amitié éternels. Ce n'est certainement pas la réflexion qui occupe Marcel, boitillant jusqu'à l'église sur la route en nids de poules. Il traverse rapidement le cimetière jusqu'à une tombe poussiéreuse et s'arrête net, triturant sa casquette dans ses mains agacées.

- J't'avais bien dit !!

Il shoote dans un gros caillou importun, se tourne pour repartir, refait face à la photo de Pierrette. Il va parler, fait un geste de colère de la main, s'éloigne de quelques pas et revient furibond devant sa femme,

- Toi, tu sais toujours mieux que tout le monde !! Y peuvent pas ! Et pis merde !

Cette fois, il quitte la « nécropole communale » en boitant sévèrement et maugréant tout ce qu'il sait. A ce rythme-là, il a tôt fait de regagner sa ferme où le bull mastif gueule et le chat n'ose plus chercher la caresse. Il reste sans un geste à sa table pendant plusieurs heures. Il pleut. La nuit tombée, notre pépère se couvre d'une vieille capote à capuchon et s'éloigne en rase campagne d'une claudication forcenée. Il semble d'humeur folâtre le lendemain matin quand il joue avec son chien, ce qui en aurait stupéfait plus d'un.

Grégoire le facteur n'est pas habitué au silence quand il approche de la ferme en friche du Marcel Frouard. L'accueil est assuré depuis longtemps par le mâtin (a-t-il un nom ?) qui ne quitte jamais sa longue chaîne et sème ses déjections tout autour. Pas de chien. Le collier est ouvert, et le chat vient se frotter dans les jambes. Une caresse à l'animal avant de frapper à la porte. Pas de réponse.

- Père Frouard !!

L'ancêtre ne quitte pas la maison facilement, et c'est bien le diable s'il est absent ! Cette fois, le préposé doit lui remettre un recommandé. Comme un explorateur au milieu des hautes herbes et des orties, des arbrisseaux sauvages, des mille outils rouillés et planches à clous dissimulés, il passe à la grange où trône une nouvelle machine extraordinaire créée par le Marcel, aux ateliers capharnaüms et à l'ancienne étable. Voit que les poules se ruent vers lui quand elles l'aperçoivent, le chat miaule avec acharnement en le suivant pas à pas. Voilà vingt-trois ans qu'il travaille aux P.T.T., et s'entend bien avec le vieux qui reçoit peu de courrier, parfois « Nous Deux »

ou sa caisse de retraite, c'est tout. Jamais l'accueil n'a été si étrange.

- Père Frouard !!

Il revient à la maison, met sa main en visière pour voir par les vitres sales, passe par derrière entre des palettes jetées là et fronce les sourcils en voyant la fenêtre de la chambre ouverte. Depuis la mort de la Pierrette – une gentille femme, celle-là, mais qui avait son caractère – c'est la première fois... Mais il n'a pas le temps de poursuivre sa réflexion : les jambes de Marcel ! allongé de tout son long dans le couloir ! Aussi vite qu'il peut, Grégoire franchit la fenêtre et va le secourir.

Ce n'est plus de son ressort, le vieux a la tête fracassée et gît dans une mare de sang. Pas de téléphone à la ferme ; le facteur franchit la fenêtre et saute dans sa 4L pour appeler les gendarmes depuis le bureau de poste.

C'est le lieutenant Fontanges qui mène l'enquête.

- On peut entrer, Repéroux ? Vous avez tout relevé.

- Allez-y, mon lieutenant, vous risquez rien ! Pas une trace de pas ni d'empreinte exploitables, à part la victime et le facteur.

- Quoi ?!
- Il y a tellement de poussière et de crasse qu'on peut voir où les mouches se sont posées.
- Mode opératoire ?
- Une balle dans la tête.
- On aurait tiré de la fenêtre ?
- Non, à bout portant.
- Comprends pas !
- Moi non plus, mon lieutenant. Des moutons, de la poussière, les traces du vieux...Il y a bien des petites traînées qui vont à la fenêtre, mais rien d'autre.
- Des traînées ?
- Oui, regardez : du lit à la fenêtre, il a dû froter sa canne ou quelque chose de fin.
- Crapuleux ?
- L'agresseur a tout retourné dans la cuisine, vidé les boîtes et les pots, mis l'armoire de la chambre sens dessus dessous. Un billet de banque a été oublié sous la table de la cuisine.

Effectivement, les indices sont bien maigrelets, quoique Marcel ait essayé d'aider les enquêteurs par son hygiène déplorable. L'agresseur a dû sauter du bord de fenêtre sur le lit puis dans le couloir, soit un bond de deux mètres puis de trois mètres environ. Un bel athlète ou un kangourou, surtout qu'il a atteint la fenêtre du dehors sans toucher le sol de terre humide sur plusieurs mètres. Fontanges pense immédiatement à une confusion. Pour lui, la fenêtre ouverte laisse penser à une agression par cette issue, ce qui paraît logiquement impossible. Il fallait donc chercher d'autres indices et analyser chaque ouverture, ratisser le terrain.

Les gendarmes mettront deux jours pour retourner chaque motte et fouiller sous chaque herbe, scruter la pétaudière du dedans et du dehors, en vain. Dès le premier jour, voulant annoncer la mauvaise nouvelle à la famille, Fontanges atterrit naturellement chez Camille, le fils de Marcel qui lui offre le café. Sa femme Sophie est à Comprégnac, chez sa mère qui va mal.

Après les salamalecs d'usage, on en vient sans détail à la mort violente du père, et l'hôte ne pipe mot. Sur le buffet de la cuisine, les gendarmes ne peuvent pas manquer de voir un paquet de billets et quelques Louis d'or.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Si je l'savais ! C'était sur le buffet hier matin.
- Comme ça ?
- Si j'vous le dit !
- Et vous ne savez pas à qui c'est ?

- J'en sais foutrement rien !
- Et vous savez combien il y a ?
- J'en sais foutrement rien !
- Vous permettez que je les emporte ?
- Si vous me les rapportez !

Le lieutenant est très gêné que l'affaire soit apparemment si facile. Il prend un mouchoir et passe les billets à son subordonné Vallery qui les glisse dans sa sacoche. Si seules les empreintes de Marcel et Camille apparaissent dessus, c'est une grande chance que... mais n'anticipons pas !

- Et vous vous entendiez comment avec votre père ?
- J'ai pas de père !
- De son vivant.
- Cette fripouille il était pas mon père.
- Votre mère aurait... ?
- Parlez pas mal de ma mère !!!

Le gendarme Vallery se lève vivement pour contrer le coléreux. Fontanges lui fait signe de se rasseoir et boit une gorgée de mauvais café.

- Je m'exprime mal ou vous ne voulez pas me répondre... Je vous demande encore une fois comment vous vous entendiez avec votre père ?

Dans l'esprit têtue de Camille commence à poindre l'idée que les pandores le soupçonnent de quelque chose, et il n'aime pas cela. C'est vrai que les bisbilles avec son vieux sont de notoriété publique et leur viendront aux oreilles très rapidement ; il vaut mieux que ce soit lui qui raconte, pas trop sûr de la sympathie des bonnes âmes du village.

- C'est un escroc, il m'a volé l'héritage de ma mère et il m'a presque ruiné en achetant les terres que je guignais.
- Pour quoi faire ? Il était à la retraite.
- Par mauvaiseté, pardi !
- Il avait beaucoup d'argent ?
- Plus que ça, encore ! mais il a tout dépensé pour me ruiner.
- Vous allez hériter de lui ?
- Ce sera un juste retour des choses !
- Mais vous savez qu'on l'a assassiné ?!

Camille semble interloqué, baisse la tête en tendant l'arrière du cou à plusieurs reprises, comme une volaille.

- Ben merde ! et c'est qui ?

Fontanges le regarde calmement sans répondre. L'autre ne sait quelle contenance observer.

Vallery s'inspire de son chef, fixe l'homme sans bouger. Camille rougit.

- Vous croyez que c'est moi ? Où qu'il est mort, d'ailleurs, et pis quand ? Et comment je l'ai tué, hein ?

- Vous avez une arme ?

- Fusil de chasse.

Le maréchal des logis est debout et fouine un peu partout, ses yeux s'attachent à chaque objet. Les pots de farine, sel, café,... les patères et leurs vêtements en désordre, une horloge

comtoise, un fusil de chasse sur la cheminée, avec un compresseur, des chromos, un panneau de clés. Il se retourne vers le maître des lieux.

- Vous avez une clé de la maison de votre père ?

- Vous le savez bien, c'est écrit dessus.

- Donc, vous pouvez entrer chez lui par la porte d'entrée quand vous voulez.

- Qu'est-ce que j'irais y braire !

- Est-ce que vous pouvez nous confier vos chaussures ?

- Et tout le saint-frusquin si vous voulez. J'irai nu comme un verre de terre !

Pas de trace des semelles de Camille autour de la maison du crime, mais il a pu trouver un moyen. Sur les billets, la brigade des recherches trouve comme seules empreintes exploitables celles du père et du fils, recouvrant toutes les autres. La clé ouvre bien la porte de Marcel Frouard.

Il faudrait trouver maintenant le stratagème pour parvenir à entrer sans laisser de traces ni alentour ni dedans. Pour les mains, c'est aisé. Mais pour les pas, à moins d'avoir volé les chaussures paternelles trop petites de deux pointures... Le maréchal des logis chef Moussac, commandant la brigade locale, s'active de son côté, écume les fermes et les bistrots, recueille les racontars sur les péroraisons des Frouard l'un envers l'autre, et des motifs plus cancaniers les uns que les autres sur l'absence de la Sophie. Plusieurs témoignages, dignes de foi, ceux-là, affirment que le Marcel tenait de son père un pistolet automatique Beretta. La balle calibre « 9 court », issue de l'autopsie, correspondrait bien à un modèle M 34 de cette marque. Encore faudrait-il trouver cette arme, et la perquisition chez Frouard Père & Fils ne donne rien. Donc, la maréchaussée repart de zéro, agaçant un peu plus le procureur qui voudrait un coupable. La maison sans trace étrangère à Marcel et Grégoire le facteur. Mais comment diable Camille avait-il pénétré et assassiné le vieil homme ?!

Sans cette précision, le juge d'instruction Jenlain se sent démuni. Il organise des tentatives de « reconstitution » sur le terrain, réunissant Fontanges et Vallery, Repéroux et sa section, Moussac et sa brigade,... Une troupe de limiers le nez au vent. Il revoit avec eux chaque pièce, chaque détail sur ce dépotoir de ferrailleur. Commentaires sur la

patte de poulet suspendue sous la véranda ; les planches qui peuvent porter jusqu'à la fenêtre mais n'ont pas été bougées depuis des lustres ; un fatras autour de cette maison à l'abandon, avec son mur crevé ; les cordes à linges et le gros caoutchouc cassés sur le poteau devant la fenêtre... trop fragiles pour aider à bondir à l'intérieur ; les engins agricoles rouillés, des outils jetés là, le puisard qui dégorge et les WC extérieurs agrémentés d'essaims de mouches et de colossales toiles d'araignées. A l'intérieur aussi le juge se pince le nez. La cuisine est poisseuse et noire de fumée, la vaisselle sale oubliée dans l'évier ; un vieux catalogue Manufrance sur la toile cirée à carreaux ; un écrou rouillé dans un bol, un verre Duralex marqué du pauvre vin de la bouteille pas bouchée. Sur le buffet trône la photo de mariage de Marcel et Pierrette rayonnants ; au sol, des pelures de pomme et une serpillière puante, une crotte de chat, les miettes du mois ; une grosse toile d'araignée (elles ont tout investi) retient la télévision en équilibre instable ; la pendule en matière plastique claque ses secondes inutiles. Un couloir aux innombrables patères surchargées, de vêtements, de fils de fer comme de matériel de pêche ou de sacs d'herbes séchées ; posés contre le mur des casseroles, une boîte à outils, des balais, des piquets et des cageots terreux, des outils de jardins et un raton laveur... naturalisé ; le sol était jonché de torchons jetés pêle-mêle... qui auraient laissé des traces dans la poussière et gardé celles des chaussures de l'assassin s'il les avait utilisés comme patins. Dans la chambre, rien qu'un lit avec ses lourds panneaux de bois, une armoire massive ouverte et en désordre, deux tables de nuit, un mouchoir morveux et une vieille lampe électrique sur celle de droite, de la poussière sur l'autre ; des vêtements sales jonchent le sol : un vieux crucifix s'ennuie au dessus du grand polochon, avec sa vieille branche de buis rouillée ; évitons de parler des draps et de la taie... Le juge d'instruction fait tester différentes méthodes d'entrée par la fenêtre à des gendarmes sportifs qui manquent de se rompre le cou. Tout cela en vain. Il fait arrêter Camille, pensant qu'il réussira à faire craquer le paysan buté.

C'est Vallery qui rapporta la bonne nouvelle à Fontanges,

- Mon lieutenant !! on a retrouvé l'arme !!

- Ah !! où ça !!

- Vous ne le croirez pas, mon lieutenant : je faisais encore un tour dans la propriété avec Rigomer quand j'ai vu un gros chien enterrer quelque chose. J'y suis allé et il m'a fait la fête, certainement affamé. Je me suis dit que ça devait être le chien de Marcel Frouard qu'on n'avait pas retrouvé. Bref, je lui ai donné à manger ce que j'ai trouvé dans la véranda, l'ai attaché à sa chaîne, et suis allé voir : c'est le Beretta qu'il enterrait... ou qu'il déterrait peut-être, en fait.

- Bravo Vallery !! Bravo !! Il reste des empreintes exploitables ?

- Une ou deux, semble-t-il, mais ce serait étonnant : le pistolet est couvert de bave de chien et autres sanies. J'ai fait analyser et porté l'arme à la balistique. Il n'y a pas d'empreinte, mais c'est bien l'arme du crime, et on trouve dans le mécanisme de la gâchette un minuscule morceau de tissu correspondant au chiffon de nettoyage du fusil de Camille. Une affaire rondement menée par le juge Jenlain qui ne cesse de harceler l'homme pour ne lui tirer que des négations de l'évidence,

- Votre père revenait lundi de voir son notaire pour vous déshériter.

- Y fait bien c'qu'y veut.

- C'est son nouveau testament à signer que lui apportait le facteur quand il l'a découvert mort.

Le clavier du greffier crépite dans le silence. Le juge affirme sans plus se donner la peine de poser des questions.

- Vous saviez qu'il voulait vous déshériter, et vous l'avez tué avant qu'il signe son testament !

- Si vous le dites...

- Ne niez pas Frouard ! un morceau de votre chiffon de nettoyage dans l'arme, vos empreintes sur les billets et les pièces, c'est indéniable !

- Vous écoutez vraiment rien ! Bien sûr que j'ai nettoyé le Beretta du grand-père : j'me faisais des boîtes de conserves avec ! Et les billets, je les ai touchés, si c'est ceux qu'étaient sur mon buffet ! Qu'est-ce vous auriez fait, vous, si vous auriez trouvé le pactole dans votre cuisine ? Et pis, vous pourriez bien me dire d'où y venaient, ces billets et ces Louis ? !

- Vous le savez comme moi : c'était les économies de votre père et vous l'avez tué pour lui voler.

Le bonhomme secoue la tête et ne dit plus rien. Il ne répondra plus aux questions, ni même à son avocat commis d'office. Le procureur, lui, est aux anges et abreuve la presse de son autosatisfaction, comme s'il avait participé à l'enquête et résolu toutes les énigmes. C'est le gendarme Vallery qui est chagrin. Il estime que ses collègues ont tort de l'éconduire, sous prétexte que l'affaire est résolue, quand il demande des détails complémentaires. Non, il n'en démordra pas ! il faut élucider le mystère de l'entrée d'un étranger, Camille ou autre, dans la maison du crime !

Il s'attaque d'abord à Maître Pouldu, notaire à Thiéblemont, qui connaît la famille Frouard depuis quatre générations. Ce n'étaient pas des gens facile à vivre et le Marcel était un vieux routier, mais l'officier public s'entend avec ses clients immémoriaux,

- Ce pauvre Marcel voulait déshériter Camille.

- Ils se haïssaient à ce point ? Savez-vous pourquoi ?

- Oh ! la version de Marcel et de Camille ne sont pas identiques. Pour le premier, je crois que cela aurait commencé par un bornage déplacé par son fils et le lésant. Le deuxième a riposté et l'affaire s'est envenimée d'année en année. A la mort de Pierrette, Camille a accusé son père de l'avoir floué de l'héritage de sa mère...

- Il y avait des accusations qui tenaient la route ?

- Pas le moins du monde. C'était une discorde obsessionnelle entre deux hommes, comme nous en rencontrons souvent dans ma profession et la vôtre. La paranoïa qui s'installe et tous les coups sont permis ; ils se pourrissaient tous les deux la vie avec cela, n'en dormant plus et rejetant toute responsabilité sur l'autre. En même temps, je me demande si cette hostilité ne leur était pas nécessaire pour exister, surtout après la mort de Pierrette qui tenait au milieu d'eux une place prépondérante.

- Et donc, Marcel voulait déshériter Camille ?

- J'ai dû lui dire qu'il était impossible de tout lui enlever. Il ne pouvait léguer à d'autres que la quotité disponible, et il resterait toujours la réserve héréditaire pour son fils qui est son descendant direct et donc héritier réservataire.

- Donc, le père savait que, s'il mourait, il devrait obligatoirement laisser un héritage à son fils abhorré !

- Exactement ! et il en était malade.

- Sinon, il avait fait des legs à des gens du village et à des bonnes œuvres.

- Bien sûr. Ce vieux ronchon avait le cœur sur la main.

- Mais il n'avait pas de testament avant, et celui-ci n'était pas signé. Ce qui revient à dire que Camille est son seul héritier, mais qu'il n'héritera de rien s'il est accusé du meurtre de son père.

- Vous avez bien dit, ce serait une « indignité de succéder »... je peux vérifier dans le code civil, si vous voulez.

- Pas de problème, nous avons les mêmes sources. Vous connaissez Émilie Cléron ?

Car notre bonne Émilie, avec ses chaussures d'homme, connaît tellement bien Marcel qu'il lui lègue une belle somme et des terres dans son nouveau testament. Les gendarmes Vallery et Rigomer trouvent rapidement sa petite maison à l'ombre de l'église de Froidecombe. Les chromos de la cuisine sont ici remplacés par des images pieuses, un petit bénitier et une médaille de Lourdes, des statuette de la vierge de la matière plastique jusqu'à l'aluminium. Un crucifix est garni de sa palme fraîche de buis. L'ensemble est propre, avec un chat qui ronronne sur un coussin au bord de la fenêtre.

- Vous connaissiez bien Marcel Frouard ?

Elle n'a pas entendu la question ou l'eau est déjà trop chaude dans la bouilloire. Elle saisit un torchon plié, attrape la poignée de bois et verse dans la chaussette de la cafetière. Toujours coite, elle sort la boîte de sucres et la pose sur la table, des bols et des petites cuillères.

- Vous connaissiez bien Marcel Frouard ? Nous avons vu des photos dans son album...

- Alors pourquoi vous me demandez ?

Une rasade d'eau dans la chaussette avant que Rigomer reprenne,

- Quelle relation vous aviez avec lui ?

Emilie va quérir une boîte métallique dans le buffet et l'ouvre sur la table pour proposer des petits gâteaux maison.

- Vous étiez très lié avec le couple Frouard. Vous avez connu Marcel avant qu'il rencontre Pierrette... La bonne femme va à l'évier gratter sous l'eau un bocal vide pour le priver de son étiquette. Rigomer goûte à un biscuit et Vallery est fatigué des cabochards,

- Madame Cléron ! Asseyez-vous ! Préférez-vous que nous vous emmenions pour vous interroger à la gendarmerie !?

- Pour ce que ça changera !

- Il n'y a pas de honte à avoir la visite des gendarmes, surtout quand un vieil ami vient d'être assassiné.

La vieille dame traîne ses chaussures d'homme jusqu'à une chaise en tube qui grince quand elle s'assied. Ses yeux sont humides, et Rigomer prend la main,

- Vous aimiez Marcel Frouard, et vous êtes une bonne chrétienne. Alors il faut nous aider à retrouver celui qui lui a fait du mal... Il avait fait un nouveau testament, mais n'a pas eu le temps de le signer. Il vous léguait une belle somme d'argent et des terres. Il faut qu'il vous aime aussi pour vous faire un tel legs.

- Tout le monde va le savoir...

- Mais non : le testament n'est pas signé, et c'est Camille qui hérite donc... s'il n'est pas l'assassin.

Elle prend son temps, certainement assaillie de mille souvenirs de son adolescence, et quelques-uns moins joyeux de sa vie depuis,

- C'était y'a longtemps.

Emilie accélère ses raclements de gorge. Vallery veut maintenant la caresser dans le sens du poil,

- Nous comprenons bien que votre amour pour lui n'a pu s'exprimer, et nous ne voulons pas entrer dans votre vie privée... Madame Cléron, d'après le contrôleur, vous étiez dans le même compartiment que Marcel Frouard en revenant de Thiéblemont. Il ne vous a pas dit qu'il vous avait couché sur son testament ?

- Non.

- Que vous a-t-il dit ?

- Rien.

- Pas un mot ?

- Non.

Les deux gendarmes sont plutôt interloqués. Difficile de comprendre le fonctionnement des humains ! mais il étaient coutumiers d'incongruités bien plus déstabilisantes que celle-là. Et

Rigomer,

- Bon ! Comment était-il habillé ?

- Comme d'habitude.

- Il allait voir le notaire. Il ne s'était pas mis sur son trente-et-un ?

- Il faisait pas d'façon.

- Il avait un bagage ? une musette ?

- Non. Pas besoin, il avait des poches.

- Et que faisait-il ?

- Il lisait « Nous Deux ». Mais je me rappelle qu'il avait un sac en papier de la droguerie.

- De la droguerie ?

- Oui, avec de la gomme à corbeaux qu'avait fait un trou.

Rigomer consulte son collègue du regard, et Vallery lui fait de la tête un signe de compréhension.

- Qui est descendu du train en premier ?

- C'est moi.

- Vous n'avez donc pas vu ce qu'il a emporté en descendant ?

- Ben non.

Vallery est soucieux en repartant au volant de la 4L, et prend automatiquement la direction de Froidecombe.

- Où tu vas ?

- La gomme à corbeaux. Je suis sûr que j'ai vu de la gomme à corbeaux chez Frouard, et ça m'intrigue...

- Vas-tu me dire enfin ce que c'est que cette « gomme à corbeaux » ?!

- Tu sais, c'est le caoutchouc qui sert à faire les lance-pierres. Noir, de section carrée, très résistant. On s'en sert pour réparer les fauteuils de 2CV et attacher les toiles de fauteuils relax.

A la ferme Frouard, les maréchaux des logis se rendent aussitôt devant la fenêtre de la chambre, et Vallery saisit le haut de l'élastique pendant du poteau à linge, le suit jusqu'au bout et se frotte les doigts. Il a du gras sur la main, la porte à son nez et part en trombe de l'autre côté de la maison avec un Rigomer éberlué aux trousseaux. A la cuisine il ouvre la porte grinçante du frigo et trempe les doigts de son autre main dans un plat de viande, les porte à son nez et sourit.

- Ah le roublard !!

- Quoi ? Dis-moi ! Quoi ?

- Attends, on rentre et je te raconte.

Il se lave les mains plusieurs fois en répétant son incantation au « roublard », va chercher des sacs dans l'estafette et rafle le plat de rôti, tous les torchons sur le sol du couloir, va chercher le gros caoutchouc du poteau à linge et quelques petits morceaux au sol.

- J'ai tout !! on peut y aller !

Il n'est pas peu fier de lui, notre Vallery, et rayonne encore plus quand il fait le lendemain son rapport oralement au lieutenant Fontanges et à ses collègues. Scepticisme. Sa version des faits n'est pas « probante », trop osée. Il parvient pourtant à persuader son officier qu'il peut lui-même faire sa démonstration auprès de la hiérarchie

et des magistrats. Le capitaine Bosc, commandant la compagnie, donne son aval... Mais notre maréchal des logis n'est plus aussi fringant la semaine suivante quand il s'agit d'argumenter sa théorie devant cet aréopage. Il a tout remis en place, préparé, anticipé, et surtout le risque que son personnage principal ne veuille pas tenir son rôle devant les officiels.

Les salutations et formules creuses durent une heure, le molosse aboie à sa chaîne, Vallery tourne en rond comme un lion en cage. Il pourrait paraître que Marcel Frouard reçoit dans sa cour, avec champagne et petits fours, tant les attitudes sont guindées et les mondanités mondaines. Les journalistes trépignent derrière les barrières, s'excitent et interpellent les représentants de la loi et de la justice qui feignent de les ignorer. Avec un soupir, le juge Jenlain délègue au pauvre gendarme la mission de se ridiculiser,

- Vous pouvez y aller, maréchal des logis !

Notre ami tousse, peu habitué à un public, surtout de cet acabit.

- Voilà ! Vous savez que Marcel Frouard déteste son fils, qui lui rend bien. Il apprend par le notaire qu'il ne peut déshériter complètement son descendant puisqu'il peut léguer librement la quotité disponible mais qu'il restera toujours la réserve héréditaire pour son fils. Malgré tout, il fait dresser un testament qui laisse le moins de biens possible à Camille. Le notaire fera rédiger ce testament et lui enverra le lendemain pour signature... Mais entre temps, Monsieur Frouard est rentré à la maison. Il est d'un caractère têtu et irascible, et ne digère pas de devoir donner quoi que ce soit à son rejeton. Il est loin d'être idiot, et nous avons même retrouvé plusieurs brevets d'inventions à son nom. Avant de se rendre à Thiéblemont, et avant de rentrer à Froidecombe, il a déjà germé dans son esprit l'idée de se venger de son fils de belle façon : en le faisant accuser de sa mort.

Un tollé couvre sa voix, étrange réaction de professionnels qui devraient être prêts à toutes les vilenies humaines. Le capitaine Bosc fronce le front et plisse les yeux, qui le connaît sait que c'est une marque d'intérêt profond. Il cligne des yeux à l'endroit de Vallery en hochant la tête, et interpelle,

- S'il vous plaît Messieurs, pourrait-on entendre la suite de l'exposé ?!

Le procureur fait la moue, mais se tait et fait un signe de la main à l'orateur pour qu'il reprenne. Ce que fait ce dernier, avec moins d'assurance encore,

- Non seulement les deux hommes se haïssent, Marcel vient de faire un testament qui ne laisse pas grand-chose à Camille alors qu'il héritait de tout, et il meurt avant que ce testament soit signé. Plusieurs mobiles, donc, qui incriminent directement le fils. Sans oublier les billets volés !

- Eh bien justement ! Comment expliquez-vous les billets volés ?

- Très simplement, monsieur le juge d'instruction, très simplement : Si nous n'avons pas trouvé de trace de pas de Camille Frouard chez son père, je me suis permis de relever les empreintes chez Camille Frouard : j'y ai trouvé des empreintes digitales de Marcel sur la porte et des traces de chaussures correspondent à celles du père. Il a plu à verse dans la nuit avant sa mort, la capote et les chaussures de la victime étaient encore humides quand nous sommes intervenus, comme le révèle le PV du chef Repéroux.

Donc, le père porte dans la nuit ses économies en liquide et quelques Louis d'or sur le buffet de son fils qui dort, et qui sera bien surpris au réveil. Oui, mon lieutenant ?

- Comment est-il entré ? Et, s'il ne voulait pas donner son argent à Camille...

- Marcel avait des clés dans le bric-à-brac de ses poches, comme le révèle le PV du chef Repéroux. Nous les avons testées dans les serrures de la maison de Camille, et elles fonctionnent. Ils ne se fréquentent plus, mais sont très conservateurs. Et, pour l'argent, le finaud sait bien que ses économies seront considérées comme des preuves et ne reviendront jamais à son meurtrier désigné... un billet de banque a d'ailleurs été retrouvé sous la table du Père Frouard.

Une pause. L'auditoire semble maintenant accroché. Mais il va falloir respecter scrupuleusement l'ordre chronologique.

- Venons-en à la suite : Nous avons trouvé au sol dans le couloir une grande quantité de torchons qui n'avaient rien à faire là, si ce n'est l'arbre qui cache la forêt. Sur l'un d'eux des traces de poudre, la même que celles des balles du Beretta attribué à Frouard. Sur ce même torchon, des traces de jus du rôti de bœuf qu'on a trouvé dans le frigo.

Là, ce sont tous les fronts qui se plissent, et Vallery (en treillis/rangers) commence à trouver cocasse de faire lanterner cette brochette de gens importants qui crottent leurs chaussures luisantes et leur bas de pantalon dans la boue et les excréments de la cour.

- J'ai demandé l'analyse de ces torchons après avoir fait un autre constat : l'extrémité d'une « gomme à corbeau », longue lanière de caoutchouc particulièrement résistant, était enduite de ce même jus, l'autre extrémité étant fixée au poteau des fils à linge devant la fenêtre. Cette « gomme à corbeaux » a été achetée par Marcel Frouard en sortant de chez le notaire, et vous comprendrez mieux tout à l'heure pourquoi je parle de préméditation de sa part. Pour que vous suiviez bien la démonstration, je vous inviterai à vous rendre dans la chambre à coucher. Mais avant, je vous présente les protagonistes. Notre ami enfile des gants, montre, sur une table disposée là, un plat de viande et un Beretta. Il trempe sa main dans le plat de viande, la ressort enduite de jus qu'il badigeonne sur le pistolet.

- Tout est scrupuleusement identique aux preuves trouvées sur place.

Il va au chien qui frétille et hume, détache son collier et lui fait sentir le fumet du bœuf, lui laisser lécher ses gants, l'attire derrière lui,

- Si vous voulez bien vous rendre dans la chambre... Je me rends devant la fenêtre.

Le troupeau se déplace en discutant avec animation. Ce petit gendarme a su amener la conclusion, et chacun est intrigué, n'ayant encore rien compris ou bien peu. Ils sont tous devant la fenêtre, voient arriver Vallery avec le chien à qui il ordonne de ne pas bouger. L'animal obéit et regarde tristement s'éloigner son nouveau copain, s'intéresse aux drôles de personnages qui s'attroupent dans la chambre de son maître, mais il ne bouge toujours pas. Notre enquêteur arrive derrière eux,

- J'ai enduit de nouveau mes mains de jus de viande, et j'ai rangé le plat dans le frigo.

Il a un morceau de rôti dans une main, le pistolet et un torchon dans l'autre.

- Mon lieutenant, pouvez-vous, s'il vous plaît, me donner l'extrémité du câble de caoutchouc posé sur le montant de la fenêtre.

On s'écarte, et l'officier s'exécute volontiers. Le maréchal des logis enfile le morceau de viande sur la « gomme à corbeaux » et noue le bout autour de la crosse du pistolet.

- Vous remarquerez que je frotte maintenant l'arme avec un torchon, ce qui va détruire les empreintes digitales, et que je la tiendrai dorénavant avec ce torchon, d'où l'absence de nouvelles empreintes et de traces de poudre sur mes mains. Vous n'ignorez pas que le Beretta est un pistolet léger, et il est était essentiel qu'il le soit. Marcel Frouard a certainement répété la manœuvre que je vais exécuter devant vous, afin de s'assurer de sa réussite... d'où les traînées sur le sol.

Il s'écarte en reculant,

- Si vous pouviez vous pousser du côté de la chaise et ne pas vous mettre entre le couloir et la fenêtre, cela éviterait des accidents...

Chacun obtempère immédiatement comme un spectateur de cirque obéissant.

- J'ai remis des torchons sur le sol du couloir pour qu'on confonde le mien avec les autres.

Je vous précise que je vais utiliser une balle à blanc, et qu'il faut vous garder de bouger. J'y vais.

Torchon, pistolet, le jeune homme s'éloigne en tendant peu à peu le caoutchouc, veillant à ce qu'aucun obstacle ne soit sur son chemin. Il force de plus en plus, reste bien du côté du mur où la trajectoire est directe avec la fenêtre.

- Attention, je tire !

Le canon dirigé vers le plafond, il presse la détente, lâche l'arme et le torchon comme s'il mourait. L'arme traverse la chambre comme une balle, passe par la fenêtre et atterrit plus loin que le poteau à linge. Le mâtin, intrigué, se rue sur l'ovni et trouve le morceau de viande qu'il dévore à belles dents devant les témoins ahuris. Sa puissante mâchoire broie le caoutchouc qu'il avale en partie, et dont des miettes tombent au sol. Personne n'ose bouger dans la chambre, ayant peur d'interrompre le processus et de détruire la démonstration. Le pistolet est libre, une grosse langue le nettoie. Puis une grosse gueule le saisit comme un os et l'emporte.